

Aux origines

Comme tous les matins depuis des années déjà, Jean Sirchis s'engouffre dans sa Peugeot 404 afin de rejoindre son bureau de Saclay. L'homme est élégant, raffiné et discret. Nous sommes en 1959 et à trente-quatre ans, l'ingénieur spécialisé dans le nucléaire mène une vie bien rangée avec son épouse et son fils de deux ans, Christophe. Né en Moldavie en 1925, Jean fuie l'URSS et les exactions antisémites avec sa famille afin de se réfugier dans un *kibboutz* en Palestine, puis rejoint Toulouse en 1930. Jeune, à l'âge où l'on forge ses rêves, Jean s'engage dans la Résistance afin de lutter contre la barbarie nazie et le régime de Vichy. À la Libération, il s'éloigne peu à peu de ses compagnons de route du parti communiste et décide de vivre pleinement sa nouvelle vie dans une France en pleine reconstruction. Brillant scientifique destiné à un avenir radieux, il rencontre Michèle Henry au milieu des années 1950. Tout oppose les jeunes amants. Lui, juif étranger de gauche, elle, issue d'une famille catholique traditionaliste des Vosges. Malgré ce fossé, la magie opère et le jeune couple s'installe en banlieue parisienne, dans un joli petit pavillon d'Igny.

Voilà quelques mois que le général de Gaulle est revenu au pouvoir. La V^e République fait ses premiers pas et le héros de la Seconde Guerre apparaît comme le seul à pouvoir régler le problème algérien. Depuis cinq ans déjà, un conflit violent agite les colonies et les indépendantistes du Front de libération nationale (FLN), tout comme les terroristes de l'Organisation armée secrète (OAS), ensanglantent les villes des deux côtés de la Méditerranée. Chez les Sirchis, on est largement favorable au maintien de l'Algérie française. Mais ce n'est pas le soulèvement des maquis de Kabylie qui est au cœur des préoccupations de la famille. À peine arrivé au travail au CEA – le Centre d'énergie atomique –, Jean s'empresse de répandre la bonne nouvelle auprès de ses collègues. Il va être de nouveau papa. De jumeaux, qui plus est. Tout à son bonheur, le brillant scientifique reste cependant imperturbable dans son travail et fait preuve d'une rigueur et d'un professionnalisme sans faille.

Le 22 juin, dans une modeste clinique d'Antony, Michèle Henry met au monde deux petits garçons, Nicola et Stéphane. Elle ne le sait pas encore mais ces deux petits êtres seront amenés à écrire une des pages les plus importantes du rock français.

La vie s'écoule paisiblement pour la famille, loin du tumulte de la ville. Christophe et les jumeaux grandissent bien et les parents, amoureux, sont épanouis. En 1961, Jean voit ses efforts récompensés. Ses recherches et son profil ont tapé dans l'œil des dirigeants d'Euratom, la Communauté européenne de l'énergie atomique. Créée en 1957 par les États fondateurs de la nouvelle Communauté européenne de l'acier et du charbon – France, Allemagne, Belgique, Italie,

Luxembourg et Pays-Bas –, Euratom est d'une importante stratégique vitale à l'échelle continentale. Dans un contexte international tendu, où Russes et Américains mènent une véritable course sur le dossier du nucléaire, et suite à la crise du canal de Suez, il est essentiel pour l'Europe d'atteindre l'indépendance énergétique. Pour Jean, cette promotion est un coup de pouce du destin. Lui qui a connu la misère et l'exil étant enfant peut enfin offrir aux siens les conditions d'une existence décente.

Dès lors, toute la famille part s'installer à Bruxelles, le cœur de l'Europe en construction, où se situe le siège de l'institution. Les trois fils Sirchis font leur première rentrée à l'école européenne de Bruxelles puis intègrent le lycée français, devenu lycée Jean-Monnet. Le prestigieux établissement basé à Uccle accueille depuis plus de soixante ans la communauté française installée en Belgique ainsi que des élèves du monde entier. La réalisatrice Agnès Varda y fit ses classes, tout comme le philosophe maoïste proche de Jean-Paul Sartre Benny Lévy ou l'auteur de littérature jeunesse américain David McNeil.

Stéphane et Nicolas découvrent les joies de la vie en communauté et font les quatre cents coups avec leurs petits camarades. Nicola s'en rappelle.

On formait un véritable gang dans cette école qui regroupait des Européens de différentes nationalités. Quand on est même, on a tendance à se sentir supérieur. Il y avait des classes pour chaque langue et nous, on se battait toujours avec les Allemands ; c'était la guerre permanente, on les traitait de Boches.

À plusieurs centaines de kilomètres de la Grand-Place et du Manneken-Pis, en banlieue parisienne, le jeune Dominique Nicolas, futur compositeur d'Indochine, tente de se frayer un chemin aux pieds des barres HLM. Son père entrepreneur a dû déposer le bilan quelques mois plus tôt et s'est reconverti comme chauffeur de taxi. Dans le monde de Dominique, l'argent et les repères manquent. Pour exister, le jeune garçon n'hésite pas à faire parler ses poings.

Il y avait un mélange entre les durs et les hippies, j'étais entre les deux camps. J'aurais pu faire des études ou terminer voyou. Parmi mes copains d'enfance, certains sont médecins, d'autres sont en prison. J'étais plus speed à cette époque, je n'hésitais pas à me bagarrer pendant les récréations. Je ne me laissais pas faire.

Pour les fils Sirchis, point de violence dans leur univers. Les enfants de la bonne société bruxelloise jouent dans la cour sans trop se soucier des affres du monde extérieur. On se bagarre pour se distraire, pas pour survivre et trouver sa place. L'équilibre familial et social laisse le champ libre à la découverte et à l'évasion. C'est au travers de la bande dessinée que Stéphane et Nicola connaissent leurs premiers émois fictifs. Le *Journal de Mickey* et *Pif Gadget* deviennent rapidement leurs livres de chevet et chaque semaine, les jumeaux attendent avec impatience la parution d'un nouveau numéro. Les enfants ne s'encombrent pas du grand écart idéologique qui existe entre les aventures de la souris américaine et celles du chien né dans le journal communiste *L'Humanité*. Déjà les frères Sirchis assument sans le savoir être des « bâtards de leur temps », à mi-chemin entre le libéralisme de l'oncle Sam et le socialisme à la sauce soviétique. Par-dessus tout,

c'est l'exotisme et l'aventure qui passionnent les jumeaux. Ainsi, ils dévorent avec plaisir la moindre aventure de Buck Danny, le personnage créé par Jean-Michel Charlier et Victor Hubinon. Buck et ses amis pilotes de l'armée américaine sont de lointains cousins de Bob Morane, le héros d'Henri Vernes. Raids aériens, grande méchante répondant au nom de Lady X, mystères et incessants allers-retours entre réalité et fiction ravissent les petits Sirchis.

Boulimiques de lecture, Nicola et Stéphane aiment se plonger dans des histoires très éloignées du quotidien calme du plat pays. Les enquêtes haletantes de Gil Jourdan et de ses associés, Libellule et Queue de cerise, sont ainsi de formidables soupapes d'évasion. Les deux frères ne se contentent pas de la traditionnelle et florissante bande dessinée franco-belge. Leurs désirs d'émerveillement et de sensations les amènent aussi de l'autre côté de l'Atlantique. Lorsqu'ils découvrent le justicier masqué The Panthom, injustement appelé « Fantôme du Bengale » en version française, les jumeaux apprennent à rêver sans bouger de leur chambre. Le héros qu'a créé Lee Falk, père du célèbre Mandrake le magicien, est un savant mélange de Tarzan et de Batman, l'un des pionniers du comics à l'américaine. Pygmées, espions, agents doubles et assassins peuplent les pages de cette œuvre fleuve. De quoi ravir et émoustiller deux petits bonshommes férus d'imaginaire.

Malgré cette quête permanente de dépaysement et de fantasmagorie, le réel implacable fait des siennes. Vacillant depuis quelques années, le couple Sirchis se déchire en 1972. Nicola et Stéphane ont à peine treize ans et leur monde stable et doux s'écroule brutalement lorsque le divorce est prononcé.

Tandis que la famille Sirchis est en pleine tempête, il est un clan qui vit en harmonie dans la paisible ville de Marcoussis, dans les Yvelines. Chez les Bodianski, l'union fait la force. Le petit Dimitri a à peine neuf ans et son quotidien est rempli de joie et de bienveillance. Entouré de ses cousines et cousins qui habitent le même quartier que lui, le futur saxophoniste d'Indochine n'a pas encore atteint les eaux tourmentées de l'adolescence. Couvé par son père Vladimir, un homme d'affaires s'adonnant à l'écriture de polars, et par sa mère, photographe spécialisée dans le monde du cinéma, Dimitri n'a que faire des attermolements du monde.

J'ai été élevé dans un milieu d'intellectuels de gauche, avec beaucoup plus de libertés que n'en avaient les enfants de mon âge. Je n'avais pas beaucoup de copains, par contre j'avais une grande famille, des tas de cousins. Il faut dire que c'était une famille juive très liée et que l'exode à la campagne s'était fait avec tout le monde. C'était un cercle fermé qui concernait sept maisons.

Si la vie est un long fleuve tranquille pour Dimitri, la secousse est terrible pour Nicola et Stéphane. L'épreuve de la séparation a un impact considérable sur la psyché des deux frères mais aussi sur celle de leur aîné, Christophe. Les garçons souffrent et voient leur quotidien jusqu'ici tranquille se fissurer. La fratrie est envoyée en pension au collège de La-Salle, près de la frontière franco-belge à Estaimpuis. Cette institution catholique assied son enseignement sur la fermeté et l'autorité. Pour les adolescents, le choc est violent. Fini les guéguerres innocentes au lycée français de Bruxelles, place à la rigueur et à l'austérité. Nicola est perturbé par ce changement radical d'environnement.

Je me sentais emprisonné, contraint par les horaires, un total manque de liberté. C'est néanmoins pendant cette période que j'ai été le plus brillant. J'étais le premier de la classe.

Pour le leader d'Indochine, la période au collège Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle reste un des pires souvenirs de sa jeunesse.

Même si c'était dur, nous avons tenu, car nos parents nous avaient appris la tolérance. Je n'ai aucune nostalgie de l'enfance à cause de cette période. Je peux rire de certains moments de ma jeunesse. Mais de la pension, pas du tout.

Pour contrer le spleen qui les envahit, les trois frères tentent chacun de trouver une échappatoire. Si Christophe entre frontalement en conflit avec les équipes enseignantes et la direction, Nicola, lui, se réfugie une fois de plus dans la fiction. Les semaines semblent interminables et pour affronter la rigidité de l'école catholique de la rue de Mouscron, il lui est devenu vital d'aller errer loin de la réalité. À l'abri des murs épais de son dortoir, Nicola fait la découverte des œuvres des poètes Arthur Rimbaud, Charles de Nerval et Paul Verlaine. À fleur de peau, romantique, le jeune adolescent trouve dans les grandes plumes du XIX^e siècle des compagnons de route, des amis de papier. Tourmentée par la dislocation du socle parental, la future star trouve refuge dans les mondes fous de Lovecraft et en lisant *L'Attrape-cœurs* de Salinger. Puis vient Duras, de loin la romancière favorite de Nicola.

J'avais lu de Duras, *Le Ravissement de Lol V Stein*, *Un barrage contre le Pacifique*. J'aimais bien Mallarmé et Rimbaud parce que, à part eux, la littérature était pour moi du travail scolaire pénible. Je ne comprenais pas Victor Hugo ou Balzac. Duras, elle, écrivait ce que j'avais envie de lire, un truc imagé, symboliste, lent, musical, qui me permettait de pénétrer dans un univers sensuel et charnel. C'était l'écrivain que j'attendais. Parce que je trouvais que c'était facile à lire et pas chiant. Puis je suis allé vers Salinger et d'autres écrivains américains. En lisant Salinger, je me disais que c'était exactement ce que je ressentais.

Conséquence immédiate du divorce, la famille est contrainte de quitter l'immense maison qu'elle occupait à Bruxelles pour s'installer à Tournai. À l'ombre du vieux beffroi, les frères Sirchis tentent tant bien que mal d'égayer leurs journées et de se bâtir un avenir radieux. Hélas, les week-ends sont trop courts et dès le lundi matin, il faut retourner à Estaimpuis. L'ennui est profond, le spleen fait des ravages. Si Stéphane et Nicola parviennent à se maintenir à flot d'un point de vue scolaire, ils le doivent surtout à l'exigence et à la ténacité de leur mère. En attendant des jours meilleurs, Nicola affine ses goûts. Tenté par l'expérience musicale, il découvre que la chorale de son lycée cherche de nouveaux chanteurs. Aventureux et désireux de s'occuper, Sirchis se présente aux auditions. C'est un fiasco complet, la voix de Nicola ne correspondant absolument pas aux attentes des professeurs. La chorale de Jean-Baptiste-de-la-Salle est très réputée et donne des tours de chant dans le monde entier et Nicola n'a rien d'un enfant de chœur. Son

timbre vocal est quelconque et il hurle trop pour s'intégrer à un ensemble.

Une potentielle réussite à la chorale n'aurait de toute façon servi à rien. Acculée financièrement et peu aidée par son ex-mari, Michèle Henry est contrainte de retirer ses trois garçons de la prestigieuse institution centenaire pour revenir, après bien des années, en banlieue parisienne. Cet exode n'est pas pour déplaire à Christophe, Stéphane et Nicola, qui ne supportaient plus le cadre inamovible de La-Salle et les comportements abjects de certains membres de l'encadrement. Ce retour en Île-de-France, à Châtillon, est un bol d'air frais pour le trio d'enfants Sirchis. Si le quotidien est plus rude et éprouvant, la vie de banlieusard correspond mieux au tempérament des frères qui s'adaptent à une vitesse grand V, comme le souligne Stéphane.

En banlieue, j'ai découvert la violence, celle des loubards, qui n'existait pas en Belgique. Ça voulait dire se faire frapper à la sortie du lycée et, pour éviter de se faire casser la figure, il faut être plus fort que les autres. Et quand on n'a pas le physique de Rambo, il faut apprendre à ruser, à être plus intelligent que l'adversaire.

Nicola va dans le même sens que son jumeau. Tout n'est pas rose, évidemment, mais vivre chichement permet de se concentrer sur les choses essentielles.

Ma mère travaillait beaucoup pour nous élever. On cherchait plutôt à l'aider qu'à lui demander beaucoup d'argent de poche. D'autant que notre père ne lui

donnait pas grand-chose pour vivre. On vivait avec mille francs pour quatre. Aujourd'hui, je suis effaré par l'argent qui peut tomber après un succès commercial comme l'album 3.

Non loin de Châtillon, Dominique Nicolas est en train de prendre un virage inquiétant. Les études ne le passionnent pas trop et il préfère de loin passer des heures à mettre les mains dans le cambouis pour réparer sa mobylette, au grand dam de ses parents. C'est à cette époque, aux alentours de l'année 1975, que le futur compositeur vit ses premiers émois musicaux.

Après sa faillite, mon père est devenu chauffeur de taxi, puis a fait divers petits boulots. J'écoutais les Beatles mais je n'étais pas très musique. Ensuite, je me suis intéressé au monde de la moto. Rien à avoir avec l'écologie. Puis la musique est venue, avec le mouvement punk et les Sex Pistols. J'ai eu un déclic, je me suis acheté une guitare et je ne me suis pas arrêté d'en jouer. J'ai appris la guitare en autodidacte, car j'avais essayé de prendre des cours mais je n'aimais pas le solfège.

De son côté, Nicola aussi s'ouvre à de nouvelles sonorités et se crée une culture musicale détonante, bien différente de celle de ses nouveaux camarades de classe du collègue Paul-Éluard de Châtillon qui ne jurent que par les falots Stone et Charden et quelques groupes de disco interchangeables. Pour l'ado en marge que les autres élèves surnomment avec condescendance « le Belge », la découverte du rock est un

choc. Il le sait désormais : il est nécessaire de cultiver ses goûts et sa différence avec force, que ce soit à l'école ou au sein de sa famille.

Ne pas faire l'unanimité m'a toujours fait kiffer. Même en classe, il fallait être le dernier, ou en tout cas me démarquer. C'est certainement quelque chose de très ancré dans le fait que nous soyons trois frères, qu'il fallait se différencier pour exister. Sortir de l'anonymat, peut-être.

L'expérience de la singularité ne se fait pas sans heurts. Les premières addictions pointent le bout de leur nez et peu à peu, Nicola perd pied. La découverte de la drogue et de l'alcool est une nouvelle façon de s'échapper du réel et le futur leader des Indo se noie dans un océan de doutes. Renvoyé de deux établissements scolaires, il est pour la première fois séparé de Stéphane. Cette distanciation permet cependant à chacun d'emprunter un chemin qui lui appartient et d'affirmer sa personnalité. Les deux frères se retrouvent cependant dans l'impasse. Leur mère, affligée et inquiète, décide de les inscrire dans le prestigieux lycée privé parisien Saint-Sulpice. L'ambiance de la très guindée rue d'Assas ne convient guère aux esprits tortueux des frangins. Nicola préfère passer son temps à refaire le monde dans les allées du jardin du Luxembourg ou à parler musique, attablé dans un bistrot du quartier Latin. Grâce à leur aîné Christophe, véritable transmetteur, les jumeaux vivent leur première expérience live en découvrant le groupe Chicago au Palais des sports de Paris. La formation de l'Illinois conduite par Robert Lamm propose un show de grande envergure qui stupéfait les adolescents. L'ensemble de cuivres allié au

traditionnel guitare-basse-batterie marque l'esprit des petits Sirchis. On peut donc sortir des sentiers battus, proposer des variations et délivrer une performance mémorable. Ce concert marquera longtemps Nicola lors de la création d'Indochine. Des Californiens, les Sparks, stars du glam rock puis précurseurs de la New Wave, enchantent à leur tour Nicola, mais c'est surtout l'immense Patti Smith et son album *Horses* qui fait office de révélation pour le jeune homme.

J'ai aperçu la pochette du disque dans la vitrine d'un magasin à Paris. Était-ce une fille ou un garçon ? En noir et blanc. Je ne connaissais pas. J'achète et le choc est immédiat : c'est ce que j'attendais sans le savoir depuis le début de ma vie... Une musique, une voix, une attitude, des textes, une image, une force, un son sale et beau à la fois, du sexe, de la drogue... Une sincérité à l'envers de tout et contre tout, à l'opposé des masses, une révolution immédiate, de longues intros en crescendo et des explosions partout. C'est le disque qui m'a apporté la réponse à seize ans que le rock, la musique, la poésie, être contre tout, c'est la bonne solution.

Smith ouvre l'appétit de Nicola qui dévore toutes les nouveautés qu'il peut. S'il adore le premier album des Clash, il reste hermétique à la déferlante Sex Pistols. Au contraire, il tombe raide dingue du Velvet Underground et de David Bowie et découvre l'univers fou et poétique de Jacques Higelin.

Les autres futurs piliers du groupe vivent eux aussi leurs premiers émois artistiques. Pour Dominique, c'est la scène Punk qui ouvre la voie vers la musique.

J'avais stoppé l'école et me suis mis à sortir tous les soirs. Je me souviens que j'ai découvert le punk le 16 août 1977, le jour de la mort d'Elvis Presley. Rien que le mot « punk », l'attitude des mecs, la musique, ça m'a plu tout de suite. Je me souviens du premier album des Sex Pistols, *Never Mind the Bollocks*. C'est le moment où j'ai commencé à vraiment me mettre dans la musique. J'ai dû le racheter parce que je l'avais vraiment trop usé.

Quant au benjamin Dimitri, qui vient de quitter Marcoussis pour emménager avec ses parents dans un appartement cossu de l'Île de la Cité, c'est le rock et la folk américaine qui constituent ses premiers repères sonores. Les Doors, Neil Young, Bob Dylan et surtout Lou Reed font vibrer celui qui deviendra saxophoniste quelques années plus tard.

Un jour, ma mère a offert à ma grande sœur un album live de Lou Reed et il s'est passé quelque chose. C'est le premier disque que j'ai eu entre les mains et qui m'ait fait exploser les oreilles.

Bodianski a une révélation. Il veut devenir musicien, coûte que coûte. Ses parents, très ouverts d'esprit, ne vont pas contre ce désir. Ils lui recommandent cependant de privilégier dans un premier temps les études. C'est le fameux adage que des milliers de parents répètent à l'envi

à leur progéniture : « Passe ton bac d'abord. » Studieux, Dimitri reste un bon élève mais dès qu'il le peut, il court les disquaires pour dénicher quelques perles. Par ailleurs, il profite des quelques sous gagnés dans des petits jobs dans l'hôtellerie pour acquérir un banjo, l'instrument typique des hobos américains, avec lequel il joue principalement du Brassens.

Les jumeaux Sirchis ont totalement abandonné l'idée de réussir leurs études et échouent au baccalauréat. Nicola a déjà la tête ailleurs, gonflée de rêves et d'envies que le système scolaire classique ne permet pas d'assouvir. Marginaux, les jumeaux ont d'autres espérances qu'une vie bien rangée. Pour Stéphane, l'aventure prend forme sur le terrain du militantisme politique. Au crépuscule des années 1970, les fils de soixante-huitards rêvent encore du grand soir. Les mouvements pour les droits civiques aux États-Unis, les manifestations contre la guerre au Vietnam et la folle expédition du Che à Cuba nourrissent toujours les imaginaires de cette génération paumée qui a la sensation d'être arrivée juste après la bataille.

Stéphane est de tous les combats lycéens puis s'acoquine avec les jeunes trotskistes de la Ligue communiste révolutionnaire. Ce mouvement, anciennement appelé la Ligue communiste, naît en 1969 et s'inscrit dans une ligne radicale. Très présente dans les mouvements étudiants, la ligue s'oppose à la fois au giscardisme et au centralisme du parti communiste. Stéphane accroche immédiatement avec les discours et les visées d'Alain Krivine. Lors d'un rassemblement de soutien à la ligue organisé à Pantin, le jeune Sirchis

assiste à un concert survolté des Clash et s'enthousiasme pour l'énergie très libertaire de Joe Strummer et Mick Jones.

De son côté, Nicola, moins porté par les idéaux politiques, cherche à rassurer sa mère. Bien qu'il ne s'imagine pas un seul instant avoir un métier classique, il retente sa chance au bac en s'inscrivant dans une école privée de haut rang, dans le quartier de Port-Royal. La peur de décevoir celle qui lui a donné la vie le pousse à obtenir le précieux sésame. Hélas, il échoue trois fois d'affilée aux épreuves. Son esprit est déjà ailleurs, ses rêves d'écriture et de poésie prennent de plus en plus de place.

J'habitais chez ma mère. Dans ma chambre, j'avais accroché du film plastique noir à couvrir les livres sur les murs et j'avais punaisé des photocopies de Patti Smith et Bowie. J'avais travaillé à EDF pour me payer des instruments et j'avais trouvé une photocopieuse où je collais ma tête, genre *arty*.

À ce moment de sa vie, la musique n'est qu'une possibilité parmi d'autres pour Nicola. Contrairement à Dominique, Stéphane et Dimitri, le futur leader n'est pas arrêté sur la forme qu'il veut épouser. Il a des choses à dire, à transmettre, des émotions qui le traversent et il ressent le besoin vital de les exprimer sous une forme artistique. Fêru de culture, il lance en totale indépendance un petit fanzine qu'il baptise *Interpress*. Il n'a aucune ambition pécuniaire, aucune exigence de rentabilité. Il veut être au monde à travers son art, quand bien même celui-ci est protéiforme. Dans son petit magazine, Nicola chronique les livres qu'il lit, les albums qu'il écoute, les films qu'il voit. Son plaisir est dans la découverte. Il n'aura de cesse, durant toute sa

vie, d'éveiller ses sens et sa curiosité, d'aller vers l'inconnu et d'explorer de nouveaux territoires de création. Entre ses visites régulières chez de nombreux bouquinistes du quartier Latin et ses allers-retours fréquents chez Open Market, un disquaire de la rue des Lombards spécialisé dans les imports en provenance des États-Unis et d'Angleterre, Nicola étoffe sa culture. Une passion nouvelle voit le jour avec la photographie.

Je vivais l'instant présent. Je voulais être photographe, journaliste, écrivain. Chanteur, non. Je faisais plein de photos qui me servaient souvent à faire des affichettes, c'était très artisanal. Je voulais exercer quoi qu'il arrive un métier artistique, et écrire. Je fréquentais beaucoup d'étudiants en arts graphiques. J'aimais Klimt, les hyperréalistes américains, je n'aimais pas du tout les trucs genre Futura 2000. Mon univers était assez noir et blanc. Les statues de Moore m'impressionnaient, Rodin aussi. Je faisais des photos en noir et blanc de copines à moi, un peu trash, avec du tulle noir.

Son goût pour les images et son appétence pour la fabrication de celles-ci auront une importance cruciale tout au long de sa carrière avec Indochine. La plasticité des costumes, le soin porté aux clips ou aux scénographies des concerts ont pour origine ses années d'errance, de doute et de création solitaire. Tout naturellement, Nicola développe un goût certain pour le septième art. Dès qu'il en a l'occasion, il se précipite dans les salles obscures afin de découvrir les films des grands réalisateurs. Il aime particulièrement les longs-métrages du maître Stanley Kubrick ainsi que les créations des réalisateurs de ce qu'on appelle le « Nouvel

Hollywood ». Les jeunes touche-à-tout que sont Martin Scorsese, Michael Cimino, Brian De Palma ou le Franco-Canadien Nicolas Gessner passionnent le jeune Sirchis.

J'avais été frappé par *The Phantom of the Paradise* de Brian De Palma. À tel point que c'est le premier film que j'aie eu envie de revoir. D'ailleurs, je l'ai revu sept, huit, dix fois. Mais le film qui m'a vraiment marqué, c'est *La Petite Fille au bout du chemin* avec Jodie Foster dans le rôle principal. Elle est devenue mon phantasme. J'avais trouvé l'histoire incroyable, cette fille qui vit seule et fait croire que son père est toujours vivant. Pendant deux mois, je suis allé voir ce film au cinéma au moins une fois par semaine. Et puis les films de Stanley Kubrick. Mon univers était quand même un univers de banlieusard, pas pauvre mais pas riche non plus. Je ne pensais pas que mon avenir était sans issue. Je trouvais le monde de la musique tellement inaccessible de ma petite chambre. J'étais un ado parmi d'autres, qui habitait chez sa mère en banlieue parisienne.

Dominique Nicolas, lui, sait déjà que la musique prendra une place importante dans sa vie. À la fin des années 1970, le jeune homme de vingt-deux ans à peine passe son temps à écumer les clubs de la capitale en quête de nouveaux sons. Il aime profondément la musique, veut la vivre au plus près.

J'allais trois ou quatre fois par semaine au Gibus Club et j'y ai vu tous les groupes punk, d'Asphalt Jungle à Generation X. J'ai acheté une guitare et je me suis enfermé chez moi un an pour apprendre. J'avais plein de copains punks et on montait des groupes. Eux, ils

faisaient ça pour s'éclater, faire du bruit, n'importe quoi, mais moi, dès le début, je voulais construire quelque chose. J'essayais de jouer sur les disques des Sex Pistols et de Métal urbain.

Dominique est un vrai mélomane, un amoureux de la musique. S'il se permet quelques facéties capillaires en se teignant en roux, il parvient à convaincre ses parents de son approche sérieuse du milieu musical. Sur la réserve, les époux Nicolas tentent d'inscrire leur rejeton en comptabilité ou en électronique mais rien n'y fait. Dominique veut être musicien. Ça tombe bien, il vient de voir une petite annonce dans le magazine spécialisé *Rock and Folk*. Depuis plus de dix ans, ce magazine est une véritable bible pour les amateurs de rock et de pop. Ils sont plus de 120 000 à se précipiter chaque mois en kiosque pour découvrir les critiques sur les nouveautés et les dossiers thématiques de la rédaction. La rubrique « Petites annonces » permet à tous les aspirants musiciens d'acheter du matériel à moindres frais ou d'intégrer un groupe. En 1980, rien que sur Paris, des centaines de groupes voient le jour chaque mois. Dominique ne veut plus être isolé. Il faut vivre la musique à fond avec d'autres passionnés. Il répond donc rapidement à ce mystérieux duo baptisé Les Espions.

Derrière la petite annonce, il y a un dénommé Alain Dachicourt et... Nicola Sirchis qui modifie son nom en Sirkis, sûrement car cela sonne plus rock. Stéphane n'est pas loin puisqu'il officie comme second guitariste du groupe. Très rapidement, Sirkis et Nicolas s'entendent comme larrons en foire. Le courant passe très bien entre les deux garçons qui commencent à traîner de plus en plus réguliè-

rement ensemble. Leur ambition est de créer, d'innover, de tout renverser. L'un comme l'autre ne supportent pas que le groupe fraîchement créé ronronne. Nicola a des textes, dont « Dizzidence politik » – qui deviendra le premier tube d'Indochine – et rêve d'aller plus haut.

À l'époque, j'écrivais dans ma chambre, chez ma mère. Je n'avais pas de bureau. Je me mettais sur mon lit avec des feuilles de papier, un carnet. Je faisais ce truc dingue, je les jetais tant que le manuscrit n'était pas propre de bout en bout. Du coup, je me retrouvais cerné par des centaines de bouts de papier roulés en boule. Pas très écolo. Ni ma mère ni mon père ne nous ont empêchés de faire de la musique. Je les en remercie encore aujourd'hui. Ils sont d'ailleurs les premiers à être fiers de ce qui nous est arrivé ensuite. Si nous étions nés au Chili ou en Russie, tout cela n'aurait pas été possible.

Par le plus grand des hasards, Nicola apprend qu'un lycéen de son entourage a quelques petits talents pour le saxophone. L'idée d'avoir un sax dans la formation enthousiasme Sirkis qui contacte rapidement Dimitri Bodianski.

J'ai connu Nicola quand j'étais en première. Je venais de commencer le saxo. Nicola connaissait ma sœur et mes cousines. Elles lui avaient dit que je faisais un bruit horrible avec mon saxo et ça l'intéressait.

Sans qu'aucun d'entre eux ne le sache, Indochine est né.